



Après le passionnant *De quel amour blessée* en 2014 (voir FDLM 398, p. 34-35), Alain Borer reprend le fil de sa réflexion énamourée sur la langue française dans « *Speak White!* » *Pourquoi renoncer au bonheur de parler français?*, paru dans la collection Tract de Gallimard. Parole – écrite, faite pour ne pas s’envoler – d’un poète militant.

PROPOS RECUEILLIS PAR CLÉMENT BALTA

« C’EST DISNEYLAND PARTOUT ET HALLOWEEN TOUS LES JOURS »

Vous donnez ironiquement à cet ouvrage un titre en anglais, « parler blanc », qui ne trouve son explication que dans les dernières pages. Pouvez-vous révéler quels sont les ressorts de cette expression ?

« *Speak white!* », c’est l’objurgation par laquelle les patrons canadiens anglophones interdisaient à leurs employés de parler français. Ce stéréotype associe le blanc aux valeurs dominantes et supérieures, celle des Wasp (*white anglo-saxon protestants*), et le noir, implicitement, aux dominés et inférieurs. Une telle locution, insultante et vulgaire, désormais réprimée par la loi canadienne, est toujours en usage de façon résiduelle – j’en ai fait les frais en demandant un jour mon chemin à Montréal ; elle recèle et révèle, surtout, une signification profonde de notre époque.

Laquelle ?

Considérez le phénomène extraordinaire qui survient actuellement en langue française (et en France tout particulièrement) et que l’on peut caractériser par deux figures : la *substitution* et la *désinvention*. La langue française, depuis mille ans,

a toujours adopté quantité de mots venus de tous les côtés où souffle la rose des vents et, comme font toutes les langues pour être elles-mêmes, elle les a toujours adaptés, usinés sur place ; par exemple l’italien *cervella* est devenu *cervelas* par les soins de Rabelais. Or, le phénomène qui ne s’est jamais produit tient désormais à la *substitution* de mots anglophones à des mots français existants ; on ne va plus chez le coiffeur mais le *barber*, on ne court plus on *run*, *burn out* remplace surmenage, chacun y va de sa *niouzelaideur*, et tout « impacte ». Simultanément, on *désinvente* : les nouveaux objets industriels, les films, les prénoms, les organismes officiels *Health Data Hub*, la soupe de courgettes *green shot*... sont massivement préférés en anglo-américain (que j’appelle *l’anglobal*, pour caractériser sa propension hégémonique) de même que des centaines de milliers d’enseignes et de sociétés commerciales

dans toutes les rues de France et de Navarre : c’est Disneyland partout, Halloween tous les jours.

Comment décrire ce phénomène ?

La linguistique est tout à fait incompétente pour expliquer ces tropes de *substitution* et de *désinvention*, qui relèvent de la psychanalyse : ce sont des formes de soumission imaginaire et d’infériorisation de soi, qui désignent non pas l’anglais mais *l’anglobal* comme *la langue du maître*. Il s’agit fort peu de « mondialisation » mais d’*autocolonisation* (en couple avec la propension hégémonique). On reste stupéfait de voir tous les gouvernements français depuis cinquante ans *tout faire* pour aller dans ce sens et dans tous les domaines (depuis le calamiteux discours de Giscard annonçant son élection dans un anglais de tiers monde, ce qui était une double infériorisation) : c’est ainsi la société

« On touche encore au ridicule le plus humiliant avec l’anglobal, l’imitation de l’anglais par les Français autocolonisés : les Français n’inventent plus dans leur belle langue mais dans un anglais qu’ils imitent »

française et ses politiques unanimes qui s’empressent de se soumettre à l’injonction du « *Speak white!* », et l’on n’a plus envie que de leur dire, *mais allez y donc*, non sans les prévenir des conséquences, qui sont catastrophiques, au sens grec de l’étymologie : *phase terminale*. Je rappelle ainsi le sens de « *Speak white!* » à la fin de ce Tract Gallimard parce qu’il ne s’agit pas d’une opinion ni d’une polémique, mais d’une description, et qu’il faut donc en donner d’abord la démonstration.

Si le globish ou le franglais sont désormais tristement célèbres, vous allez jusqu’à référencer « cinq formes invasives de l’anglais »...

Nous n’en sommes plus aux années soixante, au cours desquelles Étienne dénonçait le « franglais » ; ce terme lui-même, d’ailleurs, par son contenu équilibré, désignerait plus pertinemment un échange historique, normal entre voisins, selon des racines gréco-latines communes (*technology/gie*), et peut paraître acceptable pour cette raison, puisqu’il s’accorde au registre de la phonation francophone ; mais la situation a considérablement empiré



© C. Hélie / Gallimard

et s’est complexifiée au point qu’il faut distinguer à présent quatre autres formes invasives de l’anglais. On observe d’abord... *l’anglais intégral*, qui, par recouvrement total, s’est substitué à la langue française dans nombre de conseils d’administration (Air France, Renault...) et d’innombrables colloques, y compris au Collège de France et entre francophones, contrairement à l’article 2 de la Constitution de la République (« La langue de la République est le français »). Discernons ensuite le *globish*, un sabir minimal au vocabulaire réduit et à la grammaire simple, passe-partout qui permet de voyager – et au British Council de vous compter parmi les 750 millions d’anglophones « ayant une connaissance limitée de la langue »...

À cela s’ajoute deux autres formes que vous décrivez sous le nom d’« anglobal » et d’« anglobalid ». Qu’entendez-vous par là ?

La situation, en effet, s’aggrave avec *l’anglobal*, qui englobe la langue française et s’y substitue progressivement

à la vitesse d’un mot un par jour ; tous ne se maintiendront pas, mais l’enjeu est moins le lexique que le changement d’oreille collective, qui constitue un *réchauffement sémantique* au sens où l’anglais est plus « chaud » et moins précis : la colonisation nous tient par l’oreille. Mais on touche encore au ridicule le plus humiliant avec *l’anglobalid*, l’imitation de l’anglais par les Français autocolonisés : les Français n’inventent plus dans leur belle langue mais dans un anglais qu’ils imitent (par exemple l’inénarrable *maisonning*, le *Ouigo* de la SNCF ou le *trainline*, tous grotesques à l’oreille anglaise...), mais que les anglophones ne comprennent pas, dont ils se gaussent ou se navrent ; un délire d’autosoumission, une imitation *régionale* de la langue du maître – ce qui est la preuve qu’il ne s’agit pas de « mondialisation » mais d’autocolonisation.

Quelles évolutions constatez-vous depuis *De quel amour blessée* (Gallimard, 2014) ?

Il importe d’abord de distinguer entre les *fredaines*, des fautes lé-

gères et de convention (*se rappeler* est transitif), et les *métaplasmes*, les fautes lourdes, qui concernent le logiciel de la langue française. On peut repérer *douze* métaplasmes en langue française actuellement, par exemple la perte du passé simple et du futur, confondu avec le conditionnel à l’écrit comme à l’oral (j’irAI [e] / j’irAIS [ɛ]), en un nouveau temps : le confusionnel... En cette époque de présent perpétuel des journaux télévisés. Mais le cœur de réacteur de la langue française, le métaplasme principal, ce qui distingue notre langue de toutes les autres langues du monde est son rapport singulier à l’écrit.

La langue française est la seule langue qui ne prononce pas tout ce qui s’écrit, et dans laquelle ce qui ne se prononce pas a valeur *sémantique* : je dis « ils entrent » et fais entendre (*fai-Z-entendre*) oralement la déclinaison, le s de la troisième personne du pluriel (*ilZ*), et je ne prononce pas « ent », qui *confirme* aussi par écrit l’accord du pluriel. Curieusement, cette propriété majeure et distinctive n’a pas été décrite par les

« La grammaire française vérifie en permanence l’oral par l’écrit, d’où une précision hors de toute concurrence »

linguistes : je l’appelle le *vidimus*, du latin juridique *nous voyons, nous vérifions* ; la grammaire française vérifie en permanence l’oral par l’écrit, d’où une précision hors de toute concurrence.

Du livre que vous évoquez, *De quel amour blessée*, à ce Tract, « *Speak white!* », sont développés des outils qui établissent les représentations collectives du *vidimus* – des *idéalisations à notre insu, la prévenance, l’autruisme**... , c’est-à-dire rien moins que des enjeux de civilisation. Or le *vidimus* est percuté de plein fouet par les technologies numériques. Il s’est échangé un milliard de lettres autour de la Première Guerre mondiale, elles étaient globalement toutes dans une langue impeccable, de la part d’une France majoritairement rurale ; comparez avec les milliards de télémessages actuels dans lesquels une phrase correcte est l’exception ! Et revenez dans cinquante ans : la fin du *vidimus* équivaut à l’oralisation de la langue française, de surcroît profondément corrompue par l’anglobal et l’anglobalid : une telle forme de français pourri a cours dans le nord-est du Canada, le *chiac*, et arrive dans la presse française ; c’est cette aggravation que l’on peut observer en quelques années : « frère du *Ghosting*, l’*orbiting* c’est voir son ex liker *retweeter* tous vos posts ! En clair, il vous *stalke* ouvertement » (portail Yahoo, 18 mai 2018). Telle est la propriété de tout effondrement, de s’effondrer de plus en plus vite ! ■

* Voir sur le site de l’auteur son article : « L’autruisme et le changement d’Autre en langue française. Essai de grammaire » (in *La Pensée*, « Le devenir du français », n°403, juillet-septembre 2020).